

temps enfermée dans des catégories plutôt globalisantes, l'analyse du travail ouvrier a souvent ignoré l'acteur lui-même. Il faudra des réflexions comme celles de Bernard Lepetit<sup>5</sup> pour souligner l'importance de remettre au cœur de la réflexion la relation entre les acteurs et le contexte dans lequel ils évoluent et pour ouvrir, par là même, de nouvelles perspectives de recherche. A ce sujet, Michel Pigenet relevait récemment que si les ouvriers continuaient à offrir «un remarquable terrain d'analyse [...] à l'histoire de cette "énigme" que reste le travail [...], à l'évidence, nous sommes loin du compte pour ce qui touche à la connaissance de ce qui se joue autour des savoir-faire, affects, *habitus*, rapports interpersonnels, systèmes de valeurs et de représentations requis et forgés durant son exercice»<sup>6</sup>.

Prenant appui sur ce genre de constat, l'article qui suit explore quelques aspects de la construction de l'identité professionnelle chez des ouvriers de la machine-outil à Moutier durant les Trente Glorieuses. Comment ces ouvriers s'insèrent-ils dans ce qui est considéré comme un «système à vocation intégrale»? Il ne s'agit pas tant ici de cerner leurs conditions de travail, mais les références, compétences et interprétations qu'ils mobilisent pour donner sens à leur action, pour affirmer leur appartenance ou leur distance par rapport à un groupe professionnel ou à l'entreprise. Cet ensemble est à considérer comme «une mise en ordre provisoire» basée sur des «facteurs de différenciation incomplètement ordonnés» pour reprendre les mots de Geoff Eley<sup>8</sup>, plus que comme un acquis définitif. L'identité professionnelle se développe dans un processus continu de construction, intégrant autant des facteurs objectifs (la formation, les conditions de travail, etc.) que subjectifs (la manière qu'a la personne d'interpréter, de prendre distance, de reconstruire ses acquis)<sup>9</sup>. Appliquée à l'histoire, cette approche ne va pas sans difficulté. Il est en effet très difficile de trouver les sources qui permettent de suivre ce processus de construction sur la longue durée à l'échelle des personnes. Les écrits ouvriers sont peu nombreux et ne fournissent pas nécessairement les éléments

## EXPÉRIENCES D'USINES OU LA CONSTRUCTION DES IDENTITÉS PROFESSIONNELLES OUVRIÈRES DURANT LES TRENTE GLORIEUSES

LAURENCE MARTI

ENTRE 1945 ET 1975, la ville de Moutier connaît un développement important de son industrie de la machine-outil, introduite à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans le sillage de l'horlogerie. Ce développement est associé à une transformation des structures et du travail industriels. Des processus de rationalisation et de simplification des tâches sont introduits<sup>1</sup> et les besoins en main-d'œuvre ne cessent de croître. Les trois entreprises locales qui se partagent le marché du tour automatique, Joseph Pétermann SA, André Bechler SA et Les Usines Tornos SA, voient leurs effectifs augmenter de manière conséquente<sup>2</sup>. La main-d'œuvre locale est insuffisante et mobile, ce qui oblige les entreprises à recruter dans des cercles plus larges que les cercles de proximité habituels, et à adopter des modes de direction susceptibles de favoriser la stabilisation de la main-d'œuvre. Avec l'instauration de primes à l'ancienneté, d'une forte culture d'entreprise, d'une politique salariale favorable, mais aussi avec la création de logements, d'assurances, de foyer-cantine, de sociétés de loisirs, les entreprises se rapprochent largement de ce que G. Noiriel appelle le paternalisme industriel<sup>3</sup>.

Si les histoires d'entreprise ou les études sur le paternalisme ont permis de mieux saisir les changements intervenus en matière de gestion du personnel du point de vue des entreprises<sup>4</sup>, la manière dont les ouvriers eux-mêmes trouvaient leur place dans de telles configurations reste en revanche encore assez mal

<sup>5</sup> Lepetit Bernard (dir), (1995), *Les Formes de l'expérience. Une autre histoire sociale* Paris Albin Michel, p. 13.

<sup>6</sup> Pigenet Michel (2001), Les dockers. Retour sur le long processus de construction d'une identité collective en France (XIXe-XXe siècles). In *Genèses*, no 42, p. 6.

<sup>7</sup> L'expression est d'André Gueslin, op. cité.

<sup>8</sup> Eley Geoff (1992), De l'histoire sociale au «tourant linguistique» dans l'historiographie anglo-américaine des années 1980, in *Genèses*, 7, mars, p. 189.

<sup>9</sup> Nous reprenons ainsi la définition de l'identité professionnelle couramment utilisée aujourd'hui en sociologie. Cf par exemple: Dubar Claude, Engrand Sylvie (1991), Formation continue et dynamique des identités professionnelles. In *Formation et Emploi*, no 81, pp. 37-49.

<sup>1</sup> Cf. Marti Laurence (2001), Un exemple de rationalisation dans une PME: Les usines Joseph Pétermann SA, Moutier (1940-1960), in *Revue Suisse d'Histoire*, vol. 51, pp. 59-96

<sup>2</sup> Joseph Pétermann SA, seule entreprise pour laquelle nous disposons de chiffres précis, passe de 240 employés en 1939 à 450 en 1968.

<sup>3</sup> Noiriel Gérard (1988), Du «patronage» au «paternalisme»: la restructuration des formes de domination de la main-d'œuvre ouvrière dans l'industrie métallurgique française, in *Le Mouvement social*, juillet-décembre, no 144, 19-35.

<sup>4</sup> Cf. le no 144 de la revue *Le Mouvement social* (1988) consacré aux «Paternalismes d'hier et d'aujourd'hui» ou Gueslin André (1992), Le paternalisme revisité en Europe occidentale, in *Genèses*, 7, mars, pp. 201-211.